

n°3 - Juin 2025

# LE PÉDAGOGUE

- journal catholique pour les enseignants -

TRANSMETTRE L'AMOUR  
DE LA FRANCE



LE COIN LECTURE

Jean-François Chemain,  
*Kiffe la France !*

## L'ÉDITO

L'instituteur de carte postale de la IIIe République, présentant religieusement à ses classes les tableaux de l'histoire de France pour leur en communiquer la vénération, les initiant aux mystères de sa géographie, ou aux mille subtilités de sa langue, n'est plus. Mai 68, et des années de remise en question, sont passés par là. Une froide neutralité s'est imposée dans les écoles, comme un nouveau savoir-vivre. Il devient presque indécent, dans ce contexte, d'évoquer l'amour de la France... pire encore, sa volonté de le transmettre !

Nous pourrions, dans notre soif de redonner à notre pays sa place de choix et aux élèves la fierté et le respect de sa culture, nous rattraper à la bouée d'un patriotisme à courte vue et un peu aveugle, réduit à quelques symboles creux, se référant finalement plus à la République et ses valeurs qu'à la France telle qu'elle est. Il ne serait donc pas inutile de préciser la vision de la France que nous allons proposer, une France fermée sur elle-même, ou bien inscrite dans une civilisation qui la dépasse. Nous serons alors aussi en mesure de transmettre un peu de son âme, de mettre en lumière ce qui a fait sa grandeur, permis son édification, et dont l'abandon explique aujourd'hui le déclin.

Ménehould de Mestadier

# SOMMAIRE

*p. 4* - Vive la France, monsieur le Professeur !

*p. 8* - Mourir pour la patrie, c'est bien beau, mais laquelle ?

*p. 12* - Denis Duverger, l'enseignement pour passion

*p. 17* - Le coin lecture des éducateurs

*p. 18* - Conseils de lecture pour les élèves

## POURQUOI CE TITRE ?

Le pédagogue, c'est bien sûr dans le monde grec cet esclave chargé de conduire les enfants à l'école, et par extension, le précepteur, chargé de les conduire à la sagesse. Forts de cet héritage classique, nous faisons nôtre également tout le sens chrétien dont saint Clément d'Alexandrie prit soin de revêtir ce terme dans son traité du *Pédagogue*, portrait du Christ comme éducateur des âmes, et guide de morale chrétienne pour la vie quotidienne.



Magazine le Pédagogue

### **Rédactrices :**

Marie-Gabrielle Belmont  
Ménéhould de Mestadier  
Caroline le Roux  
Amélie Prud'hon

**Contact :** [contact.pedagogue@gmail.com](mailto:contact.pedagogue@gmail.com)

**Crédit photo :** France Bailbé, p. 1, p.19  
Images libres de droit (p. 4, 7, 8, 11, 16)  
[pexel.com](https://www.pexels.com)

# VIVE LA FRANCE, MONSIEUR LE PROFESSEUR !

*par Jean-François Chemain*



*« M.Chemain Bonjour*

*Je viens à votre rencontre car tous d'abord j'ai pu avoir la chance de vous avoir comme enseignant d'Histoire /Géographie pendant 3 ans au collèges Louis Aragon.*

*Je voulais d'abord vous remercier pour m'avoir transmis votre savoir sur l'histoire de France , Pour moi vos cours était vraiment fascinant malgré les classes agitées où j'ai pu être.*

*À votre façon bien à vous de raconter les choses j'ai réussi à voir cette passion qui vous habite pour notre pays et son histoire. Après avoir lu votre livre " kiff la France" j'ai retrouvé les mêmes émotions que dans vos paroles lors de nos cours.*

*J'espère que tout se passe bien dans votre vie ça me fut un plaisir de vous contacter.*

*Un véritable admirateur de votre travail et de votre façon de penser.*

*Alexandre G.*

Tel est le message (je n'en ai rien changé) que j'ai récemment reçu.

Grâce à moi, donc, Alexandre, désormais plombier dans l'Ain, aime la France, et tient à me le faire savoir, 15 ans plus tard...

On note que ce message s'adresse à « **M. Chemain** », pas à « collègue Truc », ni à « Education Nationale », ni à « République » : le « roman national », **c'est moi** qui l'ai transmis, malgré, ou même contre les programmes, et si vous êtes prof c'est **à vous** de le transmettre, par **ce que vous êtes**, sans rien attendre de l'institution.

## **Pourquoi faut-il faire aimer la France ?**

### **• Parce que c'est « juste » :**

- Au sens de « justesse », cohérence : on nous rebat les oreilles du « racisme » des français... Mais il serait **absurde que des millions de personnes choisissent de vivre dans un tel « enfer »**, alors qu'ils ont donné la preuve de leur capacité à quitter un pays où ils se sentaient mal...
- Au sens de « justice » : **la France n'a pas fait pire** que les autres pays, elle a seulement une capacité plus grande à le regretter :

- Elle n'est pas le seul pays à en avoir envahi d'autres (et les perses, Alexandre, Rome, les arabes, les mongols, les turcs ?) : encore son « Empire n'a-t-il pas duré plus d'un siècle, et lui a-t-il coûté plus que rapporté...
  - Elle n'est pas le seul pays à avoir pratiqué l'esclavage, le plus vieux métier du monde, justifié par Aristote et Cicéron...
  - Elle donne aux étrangers plus de droits que la plupart des autres pays, notamment ceux d'origine de ceux qui protestent chez nous : c'est le fameux « je vous réclame au nom de vos principes des droits que je vous refuserais au nom des miens »...
- **Parce que c'est « utile » :**
    - **Le « vivre ensemble » est menacé** par le tonneau des Danaïdes des «exigences de repentance » : le Français, accueillant, est en position de perpétuel accusé...
    - **Beaucoup craignent l'imminence d'une guerre civile** (l'activité favorite des Français) et il faudrait trouver des moyens de faire aimer ce pays plutôt que de tuer la poule aux œufs d'or...

### **Comment la faire aimer ?**

Mon élève évoque « **votre façon bien à vous** de raconter les choses » : le roman national doit passer à travers vous, **le roman national, c'est vous !** Voyez comment cet élève se souvient **de son prof !**

Alors comment ai-je fait (témoignage personnel et expérimental) ? : le Psaume 84 donne la réponse : « **Amour et Vérité se rencontrent, Justice et Paix s'embrassent** »

#### • **Poser d'abord l'amour :**

- **L'amour des élèves** : La 1<sup>ère</sup> expérience de mes années en ZEP, c'est celle de l'amour de mes élèves, amour donné et témoigné par eux, et amour attendu, demandé. En substance : « Monsieur je vous aime, est-ce que vous m'aimez ? ».
- **L'amour de ce que j'aime** : **ils m'aiment, ils savent que je les aime, en conséquence ils veulent aimer ce que j'aime** : l'Histoire, la France, le christianisme...
- **Préalable : aimer soi-même la France !** Si vous n'aimez pas vous-même la France, vous ne la ferez jamais aimer. Or les programmes visent de « faire droit aux exigences mémorielles des descendants des victimes de la France » (je cite). Conséquence : les jeunes Français eux-mêmes n'aiment pas la France.

- **Se fonder sur cet amour pour dire la vérité :**

- **Dire la vérité :**

- Les élèves ont un **sens inné de la vérité** : une chose incontestable, si elle est dite avec respect, par quelqu'un en qui ils ont confiance, suscite leur reconnaissance.
- J'ai pu dire tout ce que je voulais sur l'esclavage, la colonisation, le « racisme » en France... Parce que ce que je disais était vrai.

- **Ce qui implique de connaître notre Histoire :**

- Les programmes de formation des enseignants sont très partiels et partiels, visant à formater les esprits dans le sens des dogmes convenus... Ce qui donnait l'amour de la France ne s'enseigne plus.
- Les élèves ont beaucoup de respect pour la « culture éminente » d'un enseignant. Formez-vous, soyez excellent dans votre discipline... Ne vous contentez pas du vernis qu'on vous a donné... Offrez-leur « le plus ».
- **Et de la dire avec passion** (le sens profond du mot grec « enthousiasme » est le même que celui du latin « autorité »).

- **Cesser de confondre France avec République :**

- **La France est concrète, tangible, charnelle** : on peut faire aimer son Histoire, son patrimoine, ses paysages, sa gastronomie, son esprit, son peuple...
- **La République c'est l'Etat (peut-on aimer l'Etat ?)**, un Etat désincarné, idéalisé, moralisateur, porteur de valeurs inatteignables et culpabilisantes (cf. les courriers qu'on reçoit avec le logo de la république : jamais une bonne nouvelle).

Alors juste quelques pistes de réflexion pour conclure :

- Cessons d'attendre quelque chose de l'institution... Nous sommes **tous personnellement responsables** de faire, à notre niveau, ce que nous pouvons ! En tant que citoyens, **nous attendons tout de l'Etat**, et en tant que cathos **nous attendons tout de l'Eglise**.
- L'Histoire de France nous donne suffisamment de grands modèles à qui nous identifier. La France a été construite par des Jeanne d'Arc, des Bonaparte, des De Gaulle, des hommes et des femmes qui n'ont **rien attendu de l'Institution**, mais ont souvent incarné la France **contre** l'institution. N'en espérez aucune reconnaissance... Au mieux vous serez mal notés, au pire vous serez sanctionnés, mais vous recevrez des messages d'élèves 15 ans plus tard.



Jean-François Chemain est agrégé d'histoire et docteur en histoire et en histoire du droit. Après avoir enseigné durant 10 ans en REP, il est désormais l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages et professeur dans l'enseignement supérieur.

- Vous avez eu raison d'investir des lieux où vous pourrez transmettre l'amour de la France (**halte au syndrome « HEC + finances » chez les cathos !**) : l'Enseignement, la Presse, la Culture, l'Eglise, l'Armée c'est essentiel. Et ne visons pas d'être Recteur, mais prof devant sa classe, Evêque, mais petit curé au milieu de ses ouailles, Général 5 \* mais père de ses hommes...
- Croyez à la Providence divine (la preuve : ce message reçu)... La France a une mission surnaturelle (cf. mon livre *La vocation chrétienne de la France*), « fille aînée de l'Eglise » elle serait dans le plan de Dieu pour l'Humanité (la moitié des apparitions mariales reconnues par l'Eglise ont eu lieu en France, avec régulièrement des messages pour la France).

Et pour conclure je citerai De Gaulle : « Notre pays ne serait pas ce qu'il est s'il n'était d'abord un pays catholique. Je pense que **si Dieu avait voulu que la France mourût, ce serait fait. Il ne l'a pas voulu, elle vit, l'avenir est à elle.** »

- Et encore deux citations en guise de viatique :  
« Des petites étincelles naissent les grands embrasements » (Richelieu).  
« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer » (Guillaume d'Orange).

**Vive la France, grâce à vous !**

# MOURIR POUR LA PATRIE, C'EST BIEN BEAU, MAIS LAQUELLE ?

*par Corentin Gilbert*

Il n'est pas rare que nos fonctions de professeurs nous amènent à enseigner dans ces territoires perdus où la France n'est plus représentée que par les fonctionnaires de l'Éducation Nationale et des Finances Publiques, et où elle n'évoque aux élèves qu'une laïcité intolérable à laquelle ils ne peuvent adhérer. Quand bien même nous ne sommes pas confrontés à ce dilemme cornélien, l'influence variable sur tous les élèves, quels que soient leurs origines sociales et ethniques, d'une sous-culture mondialisée véhiculée par l'immense industrie du divertissement instille en nous un réflexe de survie qui nous pousse à promouvoir l'amour de la France, tout en ayant conscience, d'une part, de l'hypocrisie d'un « la France, tu l'aimes ou tu la quittes »



jeté à des petits banlieusards pour lesquels les largesses de la CAF ne sauraient remplacer une véritable richesse spirituelle absente des programmes depuis des décennies, d'autre part, de l'impuissance du mythe hexagonal face aux sirènes d'Hollywood et à la musique de la Championsleague – ou de la Championscup, si vous préférez l'ovale : le capitalisme universel s'accommode de tout ce qu'il peut transformer. Face à ces deux serpents de mer, le chauvinisme le plus ardent, qu'il soit nourri de Jean Racine ou de Timothée de Fombelle, perd du terrain : peut-être la question a-t-elle mal été posée.

Jean de Viguerie distinguait deux France, deux patries, l'une née avec Clovis, l'autre à l'époque moderne, et deux sentiments patriotiques, l'un traditionnel, l'autre révolutionnaire, mais tous deux confondus au service d'une France utopique, idéologique, révolutionnaire, qui culmine pour l'auteur durant la grande tromperie de 14-18. Or, cette confusion touche de près les enseignants en ce que ce sont ces derniers qui en ont été, sciemment ou non, les artisans, en revêtant l'uniforme des « hussards noirs » dont les ayatollahs républicains regrettent aujourd'hui l'austère morale laïque. Sous cette soutane profane,

les instituteurs de la III<sup>e</sup> République ont été le fer de lance d'une double guerre, *ad intra*, contre les « petites patries » riches de leurs spécificités linguistiques et culturelles, *ad extra*, contre l'idée d'une culture européenne qui, sans abdiquer les particularismes, existait au sein de cette Europe médiévale où le Rhénan Albert le Grand et le Napolitain Thomas d'Aquin enseignaient à Paris. Les enseignants ont ainsi contribué à forger l'unité nationale achevée dans le creuset d'une guerre qui, en exacerbant la haine contre « l'ennemi héréditaire » allemand et en fondant les soldats en un même moule bleu horizon, a enterré en même temps dans les tranchées l'unité européenne et les particularismes qui faisaient de l'ancienne France une mosaïque de peuples et de cultures diverses, bien que subsumés par une même religion et une même appartenance politique.

Professeurs ou instituteurs, il n'est pas rare que notre nostalgie nous ramène à ce mythe de la Belle Époque et de la vieille école, celle de nos grands-mères qui savaient que « la Loire prend sa source au mont Gerbier de Jonc », tous les départements français avec leurs préfectures et leurs sous-préfectures et connaissaient bien sûr, par cœur, *Le Tour de France par deux enfants*. Cependant, nous souvenant de Bossuet et de ses moqueries à l'égard de ceux qui « déplorent les effets dont ils chérissent les causes », ne faudrait-il pas envisager cette école républicaine des Lavis, Buisson et autres Mallet-Isaac comme la source possible de nos maux ?

Le rêve d'une France à la fois close sur elle-même et sur sa culture strictement française tout en n'acceptant, à l'intérieur, aucune différence de langue ou de tradition n'est-elle pas précisément à l'image du « grand village » mondialisé, irrésistiblement normalisateur, dont elle a constitué une étape ?

Il n'est pas question pour autant de jeter la France aux oubliettes, mais bien de savoir ce que nous aimons ; or, malgré l'excellence de ces méthodes d'apprentissage, l'école de la III<sup>e</sup> République nous a induit principalement à aimer une idole, un mythe, pour reprendre les termes de Jean de Viguerie, et surtout un « tout par soi-même parfait et solitaire » : de « nos ancêtres les Gaulois » à « ceux de 14 », elle a construit un ensemble auto-référent qui aujourd'hui se délite par son absence d'ancrage. Il convient, dans un premier lieu, de briser ce mythe, en considérant le réel auquel il s'oppose. À l'intérieur, tout d'abord, la diversité française ne cesse de s'imposer : comme le dit si bien Giuseppe Tomasi di Lampedusa, « celui qui vit dans la montagne ne se soucie pas des moustiques de la plaine, et celui qui habite en Egypte néglige les parapluies. Mais le premier craint les avalanches, le second les crocodiles... ».

En d'autres termes, les différences radicales entre la plaine beauceronne et une vallée alpine, entre une forêt des Vosges et le maquis corse, entre la Vieille Bourse de Lille et la Canebière sont irréductibles à n'importe quelle fiction nationale : aimer la France et faire aimer la France, ce n'est donc pas faire aimer une idée platonicienne ou une déité en bonnet phrygien, mais les lieux où nous sommes, en acceptant que, pour un Champenois, son pays est craie, tandis que, pour un Breton, il est granit, sans contradiction ni confusion. À l'extérieur, enfin, car le mythe de l'Hexagone, qui nous ferait volontiers oublier qu'il y a quelque chose au-delà des Pyrénées qui n'est pas de l'erreur, masque le fait que la familiarité est plus grande d'un bord à l'autre d'une frontière que d'un bout à l'autre d'un territoire, fût-il national. De ce que l'Alsace a de germanique à ce que le Béarn a d'ibérique en passant par ce que la Normandie a d'anglo-saxon et la Provence d'italien, la France est un conglomerat d'influences extérieures auxquelles, autant qu'il est possible de le constater, les enfants tiennent et qu'il ne servirait à rien de vouloir remplacer par une culture en conserves, servie dans toutes les écoles de France comme dans autant de Super U.

Faudrait-il en conclure que l'amour de la France passerait par l'oubli de Rocroi et de «France, mère des arts, des armes et des lois...» ? Pas tout à fait, car ce serait oublier l'essentiel : si la France n'est pas réductible à elle-même et ne s'arrête pas à ses frontières extérieures, ce n'est pas (encore) parce qu'elle a atteint un état irréversible de

globalisation, mais parce qu'elle fait partie d'un autre ensemble, que nous oublions souvent, et que le mythe des ancêtres gaulois nous a fait oublier : l'Empire romain. On oublie souvent, en effet, que la monarchie qui voit le jour avec Clovis s'inscrit, par l'envoi des insignes consulaires au nouveau roi par l'empereur romain Anastase, dans la continuité de l'Empire, faisant ainsi de la monarchie franque une « monarchie impériale » au même titre que le Saint Empire ; de la même manière, Charlemagne entend authentiquement refonder, par son couronnement, l'Empire romain, envisageant même un mariage avec l'impératrice orientale Irène pour réunir à nouveau les deux parties de celui-ci. À cette continuité institutionnelle s'associe une continuité culturelle authentique, plus profonde que nous ne l'imaginons habituellement : si Goscinny a popularisé l'image des Gaulois braillards, notre art de la table doit certainement plus aux épigones de saint Grégoire de Tours, qui se lamentait de « l'odeur d'ail et d'oignons » que répandaient dans leur sillage les fameux irréductibles, qu'aux fameux banquets de sangliers rôtis. De la même manière, le Moyen-Âge s'est consciencieusement nourri d'une culture gréco-romaine qu'il considérait comme directement sienne, des jeux savants d'Alcuin aux Lais de Marie de France en passant par saint Bernard, bien connu pour sa piété mariale, un peu moins pour ses citations du satiriste Perse dans sa correspondance.

La continuation politique et culturelle de l'Empire romain n'a pas faibli à l'époque classique : pour n'en prendre qu'un exemple, il semble évident que Louis XIV, en se faisant représenter à la manière antique par Coysevox, ne cédait pas au kitsch irrésistible de revêtir le combo jupette-leggings et de montrer ses orteils dans ses *caligae* imitation cuir d'auroch, mais continuait l'Empire romain, non pas l'Empire romain de carte postale vulgarisé par les amateurs de ruines du XIX<sup>e</sup> siècle, mais celui que la monarchie française était réellement, s'y identifiant suffisamment pour que Racine, à son tour, ne puisse faire autrement que de puiser les sujets de ses pièces dans la culture gréco-romaine, de même que Boileau n'a fait, en bien des lieux, que démarquer Horace.



Toutes ces observations seraient incomplètes si nous n'en venions à la conséquence : disparues les monarchies impériales, presque évanoui l'enseignement du latin et du grec dans les collèges et les lycées, que nous reste-t-il de nos origines romaines ? Il nous reste une culture qui n'est pas française, mais européenne : celle d'un Marcel Proust admirateur de Giotto autant que de Notre-Dame, celle d'un Giuseppe Tomasi di Lampedusa nourrissant le plus grand roman italien de Shakespeare, de Stendhal, de Thomas Mann et de Baudelaire autant que de Dante et de Leopardi, celle enfin d'un Tolkien admettant, malgré son affection toute mesurée pour les Français, que son héros a plus des airs de Capétien que de Tudor. Alors, amour de la France ?

Certes, mais de la France d'Homère et de Lucain, de Thomas d'Aquin et d'Étienne Langton, de Tolstoï et d'Hemingway, c'est-à-dire de cette France poussée comme un surgeon de la culture occidentale, non comme un « tout par soi-même parfait et solitaire » ; c'est peut-être en considérant la France comme ce qu'elle est, c'est-à-dire comme une province culturelle de l'Empire gréco-latin – ce que fut aussi l'Afrique du nord en son temps – que nous pourrions mieux l'aimer, et la faire aimer.

*Corentin Gilbert est agrégé de Lettres Classiques. Il mène actuellement une thèse en sciences religieuses sur les écrits de Ferrand de Carthage et enseigne à l'université de Strasbourg*

Dans le Pédagogue, nous avons décidé de converser avec un enseignant passionné et passionnant, M. Denis Duverger, qui vous explique les raisons de son goût pour le métier d'enseignant. Nous lui laissons la parole.

## **Quel a été votre parcours et à quel moment de vos études avez-vous envisagé d'enseigner ?**

J'ai commencé des études de lettres classiques après un bac littéraire et au cours de ma troisième année de Licence, il s'est trouvé que j'ai dû remplacer un professeur qui enseignait au lycée des garçons de Courbevoie : c'est ainsi que j'ai mis le pied à l'étrier. Je me suis occupé d'une classe de Seconde en français et en latin et d'une classe Terminale en latin. J'ai continué l'année suivante toujours avec une classe de Seconde et une classe de Première.

J'ai ensuite effectué une maîtrise puis un M2 avant de passer le Capes et l'agrégation de Lettres Classiques. Durant mes années de maîtrise, j'ai travaillé sur l'éducation des jésuites au XVIIe siècle en me penchant sur le Père Rapin, figure très attachante qui enseignait la poésie néo-latine à ses élèves ; il fut professeur au collège de Clermont (actuel Louis-le-Grand), il eut les neveux de Mazarin et le fils du président Lamoignon comme élèves. C'était un auteur en vogue dans le Paris littéraire du XVIIe siècle. Il écrivit même une histoire de Port-Royal. J'ai continué en Master 2 à explorer le Grand Siècle en accomplissant un travail de recherche sur Bossuet et une thèse toujours en cours sur St Augustin

## **Dans quel environnement avez-vous enseigné et enseignez-vous désormais ?**

Les circonstances m'ont permis de toujours enseigner les Lettres. J'avais passé une licence de philosophie par intérêt pour cette matière mais j'ai toujours enseigné les langues anciennes de la 6e jusqu'à l'université et un peu plus loin avec les cours du soir à l'Institut Saint-Pie-X. Actuellement professeur dans un collège public, j'ai aussi donné des cours dans l'enseignement privé : cela m'a permis de côtoyer une variété d'âges et de milieux. C'est très agréable de ne pas être enfermé dans un type d'enseignement, de milieu, ou d'âge : c'est une perpétuelle remise en question. J'y ai trouvé beaucoup d'équilibre.

## **Pour quelle(s) raison(s) avez-vous souhaité enseigner ?**

Cette première expérience dans le lycée des garçons de Courbevoie m'a permis de découvrir ce que le professeur de Lettres pouvait apporter en "formation" et l'importance que nous pouvons avoir dans la construction des personnalités. Le professeur de Lettres ne transmet pas seulement des connaissances mais à travers elles, il transmet ce qu'il est. Il transmet également une façon d'être et une façon d'appréhender l'existence : le créneau de l'enseignement des Lettres est très important, comme ceux de l'histoire et la philosophie. Ce n'est pas pour rien que les personnes qui ont une certaine vision de l'homme s'intéressent à ces domaines. J'en veux pour preuve le programme des thèmes imposés aux langues vivantes et les années venant aux Lettres: l'enseignement de la langue devient parfois prétexte à une *doxa* délivrée aux enfants. La liberté pédagogique reste une jolie expression mais n'a plus de sens quand le professeur n'a pas le choix de ses thématiques et surtout de ses méthodes pédagogiques. C'est bien sûr à nuancer : les thèmes de français en classe de Première laissent une certaine latitude aux professeurs, ils respectent mieux la liberté pédagogique qui était plus difficile à maintenir avec les œuvres imposées avant la réforme. Je crois que pour bien enseigner, nous avons besoin d'être toujours enthousiastes et de trouver aussi ce qui correspond à notre sensibilité et nos goûts.

## **Selon vous, la transmission des connaissances suffit-elle à inscrire chez les élèves des notions plus abstraites comme la soif d'apprendre ou l'esprit critique ?**

Cette nécessité de transmettre est fondamentale ; transmettre un héritage et un patrimoine. Les Lettres Classiques ne sont pas seulement un héritage mais aussi une formation au beau, au vrai, au bon. Cela est absolument indispensable : c'est au cœur même de notre enseignement. La première découverte que j'ai faite de voir de jeunes intelligences, des yeux qui pétillent en est la preuve : j'ai commencé avec des écoles de garçons. Les garçons veulent des certitudes. Je vous donne un exemple : une classe de Seconde de garçons, il y a quelques années, à qui j'avais présenté Bossuet, sa grandeur et ses limites. Je donnais les grandes lignes, un élève lève la main et me demande : "Mais alors Bossuet, c'est un bon ou un mauvais auteur ?". On enseigne des idées qui restent vivantes ; un enseignement véritable est une relation qui s'établit entre le maître et l'élève. Dans un dernier temps, c'est même une collaboration entre le maître et l'élève : pensez au *De Magistro* de St Augustin ou aux premières questions de la *Somme Théologique* de Saint Thomas. Lisez *L'art d'être disciple* du Père Jérôme : il remet les choses en perspective dans une époque

où l'on entend que les enseignants ne sont que des réveilleurs de la pensée ou des accompagnateurs d'élèves "sachant" ; il rappelle que le savoir se donne. Après ces années post mai 68, ces revendications de l'enfant-roi, on observe une remise du maître au cœur de l'enseignement. Je suis frappé comment on remet en valeur la nécessité de la "posture de l'élève": c'est là un des moyens de remettre du sens dans l'enseignement. Pour retrouver des professeurs, il faut donner à sa mission son sens véritable.

### **Dans quel genre de situation pensez-vous qu'il devient difficile voire impossible de transmettre ?**

Cela dépend à qui l'on veut transmettre et dans quel cadre nous sommes.

Voici deux cas concrets:

Une classe de 4e, 3 semaines avant la fin de l'année, 4 ou 5 élèves qui étaient difficiles prennent le dessus. Vous savez bien qu'il est impossible d'exclure ces 5 élèves. On en met un à la porte qui toque une dizaine de fois pour demander quand il peut rentrer. On est dans l'affrontement constant et on fait de la gestion de classe, du groupe humain: les conditions ne sont plus là pour transmettre. On devient "intermittent du spectacle", animateur éducatif. C'est frustrant et violent pour un professeur de lui demander de faire quelque chose pour lequel il ne s'est pas engagé et n'a pas été formé. La limite des sanctions proposées par l'Education Nationale ne nous aide pas : la sanction ultime est le conseil de discipline. L'élève que l'on exclut part dans un autre établissement et la place vacante est alors récupérée par un élève qui a subi une sanction identique : c'est donc un jeu de chaises musicales. Les élèves, comme les parents, le savent. On dépense une énergie considérable pour de piètres résultats. Et c'est toujours au détriment d'élèves sérieux qui ont besoin de calme et de concentration pour progresser. Et à force d'attirer constamment l'attention sur l'élève au comportement ingérable, on crée une injustice vis-à-vis des autres élèves qui attendent qu'on leur consacre du temps. Nous n'enseignons plus, nous devenons des "éducateurs spécialisés" sans formation spécifique. Dans le même registre, on peut interroger la fameuse "école de l'inclusion" qui impose d'accueillir dans nos classes tous les handicaps, sans aucun moyen pour y faire face. Tout le monde peut être confronté à cette situation où il ne peut plus faire son métier de façon satisfaisante.

Seconde situation : une classe d'adolescents de Première, complètement passifs, qui subissent leur scolarité, à qui l'on n'arrive pas à donner le goût du savoir. Il n'y a même pas de tête de classe ou le petit groupe d'élèves gentils qui lèvent la main par politesse. Le professeur est tout seul à vouloir enseigner. Comme une collaboration est nécessaire pour transmettre, cet enseignement devient impossible. Face à cette

absence de curiosité ou de goût, dans des classes très faibles ou avec beaucoup de lacunes, le professeur se sent très seul. Même en essayant d'adapter le niveau, ça ne fonctionne pas. Mettez-les en activité, me direz-vous ! Mais comment demander à un jeune de 17 ans de travailler en groupe, s'il ne veut pas et décide de ne rien faire? Rien ne se produit ! On finit par donner les réponses. On peut se demander alors si la transmission a été réalisée.

Malgré les apparences, peut-être avons-nous quand même transmis un savoir-être plus que des connaissances. Le calme ou la fermeté dont nous avons fait preuve ont pu marquer quelques élèves. Cela demande une grande foi dans la mission du professeur de dire 15 fois non à la même question, d'avoir l'impression de parler dans le vide. Mais n'est-ce pas là le rôle même de l'éducateur ? Poser un cadre, rappeler sans cesse des règles... C'est un métier dans lequel on est perpétuellement bousculé... Ce qui maintient le professeur est l'équilibre intérieur et personnel. Pensons à nos collègues qui n'ont pas la dimension d'une connaissance intellectuelle ou spirituelle, qui se sentent très seuls et pour qui, faute d'un équilibre épanouissant dans leur vie privée, le collège ou le lycée devient le seul centre d'intérêt... Il y a beaucoup de misère et de pauvreté dans notre profession.

**Aujourd'hui, la plupart des enseignants semblent « faire le job » mais ne plus trouver de sens véritable à leur métier, quelles pistes vous semblent envisageables pour pallier cette crise de l'enseignement ?**

C'est une question difficile que je me pose souvent. Je crois que malheureusement les sociétés ont les chefs qu'ils méritent et donc les maîtres qu'ils méritent puisque les maîtres sont des chefs. Tout d'abord, il faut bien réfléchir aux conditions d'enseignement : tous les lieux d'enseignement ne sont pas faits pour tous. Il faut apprendre à connaître ses limites et ne pas partir enseigner dans des milieux ou des niveaux trop difficiles pour soi. Nous devons ensuite agir, chacun dans notre créneau, sans rien lâcher. Être ferme contre vents et marées, avoir des certitudes que l'on ne remet jamais en question. Parmi ces principes : pourquoi suis-je là ? Pourquoi suis-je professeur de latin dans un établissement REP+, par exemple ?

Bien sûr, chacun est une goutte d'eau dans l'océan de l'Éducation. Tout en ayant des certitudes, il faut être souple : renouveler ses méthodes, se remettre en question, se battre pour maintenir ses heures d'enseignement, faire connaître le latin. Avoir le courage de toujours dire avec délicatesse la vérité à l'élève. J'ébranle parfois des stéréotypes auprès de mes élèves, en particulier auprès de ceux issus d'Afrique du Nord : leur pays d'origine n'a pas toujours été ce qu'il a été. A l'époque romaine, on a parlé latin sur ces territoires, on a eu la même langue et la même culture que les pays de l'autre côté de la Méditerranée. Cette vérité peut être difficile à entendre pour certains.

J'insiste aussi sur l'étymologie pour inculquer aux élèves l'idée que les mots latins renvoient toujours dans leur histoire à une réalité concrète, qui s'est progressivement nuancée. Le langage prend alors du sens pour nos élèves ignorant les nuances de la langue. Les mots sont en effet galvaudés et perdent leur sens et leur force dans la langue de plus en plus fluide et imprécise de communicants modernes.

La réforme ne peut se faire que dans ce sens : fournir des générations de professeurs à qui l'on donne un véritable sens de la mission, qui continuent d'être des passeurs de cette connaissance spirituelle et intellectuelle dont je parlais plus haut. Le changement d'appellation d'instruction publique en éducation nationale n'est pas anodin sur la mission du professeur et peut-être sur la crise de recrutement que connaît l'enseignement. Là aussi, il faudra peut-être avoir le courage de revenir aux "fondamentaux". Tout ce qui contribue à la connaissance du vrai, du beau et du bon est nécessaire. Dans cette perspective, nous sommes certains de ne pas perdre notre temps.

Certitude sur le but à atteindre et souplesse dans les moyens à mettre en œuvre pour l'atteindre, voilà ce qui pourrait peut-être résumer notre métier !



Pour les éducateurs

## ***Kiffe la France*, Jean-François Chemain, 2011**

*Kiffe la France* ! Euh... Pourquoi ce titre ? Qu'y a-t-il derrière ?

Jean-François Chemain, enseignant contemporain en Histoire-Géographie, ayant exercé notamment en Zone d'Education Prioritaire, signe cet ouvrage parmi beaucoup d'autres (le dernier vient de paraître il y a seulement quelques jours). Vous avez même la joie de lire un article écrit tout spécialement par lui dans ce numéro du *Pédagogue* !

Embelli d'anecdotes parfois burlesques, ce témoignage lance un vibrant hommage à la France. Vous y lirez le quotidien d'un enseignant livré à des groupes d'enfants issus de l'immigration, souvent difficiles à appréhender, souvent provocateurs, toujours avides de réponses et d'amour. « Désespoir, enthousiasme, émerveillement, désespoir », ces sentiments s'enchaînent et les classes se succèdent. La transmission est de mise mais que dire devant des origines d'élèves si diverses, des îlots soudés, une hostilité si marquée pour le monde occidental et sa civilisation ? La cause semble perdue, les difficultés nombreuses, les obstacles complexes et multiples, mais des bribes de bonheur redonnent l'Espérance. L'amour de soi-même et de son métier, l'intérêt du bien des jeunes générations quelles qu'elles soient, les valeurs humaines, la Vérité, la réelle autorité, la passion pour la vraie France n'ont pas dit leur dernier mot.

Il suffit simplement parfois de prendre la parole, avec justice et bienveillance, et d'y croire sans faille, jusqu'au bout de soi-même.

« La France survivra, car la France, mes chers élèves, est éternelle ! ».

*Caroline le Roux*

## Pour les plus jeunes

*L'amour de la France se travaille, s'entretient pour mieux fleurir.  
Que ces quelques indications servent ce noble dessein.*

**Pour tous les collégiens** : Le recueil *Sur les chemins de France*, réalisé par les Dominicaines enseignantes de Brignoles et réédité déjà trois fois, rassemble des textes français, en prose ou en vers. Hommage à la France, à la terre de nos pères, il s'adresse à qui veut l'aimer. Apollinaire, Mistral, Claudel, Daudet, Hugo et bien d'autres se succèdent pour faire vivre notre langue. Chaque niveau de collège, voire de lycée, avec tel poème ou tel extrait, trouve de quoi grandir : par exemple, le « Petit Héros de Haarlem » de Miss Sarah Cone Bryant serait un beau conte pour des Sixièmes, « A Notre-Dame de Chartres » de Péguy un poème idéal à la gloire des cathédrales médiévales, pour des Cinquièmes, « La Dernière Classe » d'Alphonse Daudet pour illustrer le programme d'Histoire des Quatrièmes ou encore « Bénodet » de Guillaume Apollinaire une poésie lyrique parfaite pour les Troisièmes. A parcourir ou reparcourir !

### **Des poèmes français pour tous !**

Pourquoi ne pas suivre le programme de Français, quel que soit le niveau du collège ou du lycée, en proposant aux élèves un recueil de poèmes concocté par leur professeur (voire par eux-mêmes) ? Tous les textes ne seraient pas étudiés précisément mais ils seraient lus et sortis de l'ombre. De belles images telles des tableaux français pourraient venir les illustrer. Ce serait l'occasion de glorifier la belle littérature de notre patrie et les paysages qui s'y trouvent. Voici quelques idées pour commencer l'aventure : « En regardant vers le pays de France » de Charles d'Orléans, « France, mère des arts » de Joachim du Bellay, « Romance - Souvenir du pays de France » de Chateaubriand, « Paysage de France » d'Henri Ghéon ou encore « Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ? » de René-Guy Cadou.

LA FRANCE SE RELÈVERA  
PAR LES JEUNES. LES  
FORMER, LEUR DONNER DE  
NOBLES EXEMPLES. SE  
RECUEILLIR ET VENDRE CE  
QUE L'ON A EN SOI.  
RAYONNER. RESSUSCITER  
LES VALEURS FRANÇAISES.

Gérard de Cathelineau

